La dialectique du Bonheur chez Jean-Jacques Rousseau

Autor(en): **Derathé, Robert**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie**

Band (Jahr): **2 (1952)**

PDF erstellt am: **03.11.2015**

Persistenter Link: http://dx.doi.org/10.5169/seals-380566

LA DIALECTIQUE DU BONHEUR CHEZ JEAN-JACQUES ROUSSEAU

> J'appris par ma propre expérience que la source du vrai bonheur est en nous et qu'il ne dépend pas des hommes de rendre vraiment misérable celui qui sait vouloir être heureux.
>
> (Jean-Jacques Rousseau, *Rêveries*, IX, 332)

Malgré les déceptions et les épreuves de toutes sortes, malgré sa folie même, Rousseau a toujours cru que le bonheur était à la portée de l'homme et s'est donné pour mission d'enseigner le chemin qui y conduit. « Le seul Jean-Jacques, dit-il en parlant de lui-même, me parut chercher la vérité avec droiture et simplicité de cœur. Lui seul me parut montrer aux hommes la route du vrai bonheur en leur apprenant à distinguer la réalité de l'apparence, et l'homme de la nature de l'homme factice et fantastique que nos institutions et nos préjugés lui ont substitué. » [1]

Il y a chez Rousseau une philosophie du bonheur très nuancée et singulièrement complexe qui prend par instants l'allure d'une véritable dialectique. Ce sont les moments de cette dialectique que nous nous proposons de dégager dans cette étude.

* * *

Cette dialectique a son point de départ dans une constatation. La tendance au bonheur est conforme à la nature de tout être animé et sensible, mais chez l'homme — et c'est là tout le problème — cette exigence s'accompagne d'une ignorance sur la nature même

[1] *Rousseau juge de Jean-Jacques*, Premier Dialogue, IX, 145.

N. B. — Cet article est le texte, légèrement remanié, d'une conférence faite le 1er décembre 1951, à Genève, à l'occasion de l'assemblée de la Société Jean-Jacques Rousseau. Sauf indication contraire, les textes de Rousseau ont été cités d'après les *Œuvres complètes de J.-J. Rousseau*, Paris, Hachette, 13 vol. in-12.

du bonheur et sur les moyens d'y parvenir. Tous les hommes veulent être heureux, mais aucun ne sait ce que c'est que le bonheur ni comment l'atteindre. « L'objet de la vie humaine est la félicité de l'homme, mais qui de nous sait comment on y parvient ? Sans principe, sans base assurée, nous courons de désirs en désirs et ceux que nous venons à bout de satisfaire nous laissent aussi loin du bonheur qu'avant d'avoir rien obtenu. Nous n'avons de règle invariable, ni dans la raison qui manque de soutien, de prise et de consistance, ni dans les passions qui se succèdent et s'entredétruisent incessamment ; victimes de l'aveugle inconsistance de nos cœurs, la jouissance des biens désirés ne fait que nous préparer et des privations et des peines, tout ce que nous possédons ne sert qu'à nous montrer ce qui nous manque et faute de savoir comment il faut vivre, nous mourons tous sans avoir vécu. S'il est quelque moyen possible de se délivrer de ce doute affreux, c'est de l'étendre pour un temps au-delà de ses bornes naturelles, de se défier de tous ses penchants, de s'étudier soi-même, de porter au fond de son âme le flambeau de la vérité ; d'examiner une fois tout ce qu'on sent et tout ce qu'on doit penser, sentir et croire pour être heureux autant que le permet la condition humaine. »[1]

Autant que le permet la condition humaine. Cette réserve pose l'essentiel du problème. L'homme ne doit pas aspirer à un bonheur sans mélange. Ce serait méconnaître les bornes de sa condition. « Dieu seul jouit d'un bonheur absolu. »[2] Pour l'homme il n'existe qu'un bonheur relatif. Au moment où Emile va obtenir le consentement de Sophie, « rien, dit Rousseau, ne manque à son bonheur ». Bonheur complet sans doute, mais non bonheur parfait, puisque notre auteur s'empresse d'ajouter : Emile « est heureux autant qu'un homme peut l'être »[3]. Avant d'être amoureux et comblé, Emile connaissait déjà le bonheur. « Il a été heureux et libre, dit Rousseau, autant que sa constitution lui permettait de l'être. »[4] Ainsi le bonheur de l'homme n'est jamais absolu, jamais pur.

« Nous ne savons pas, dit encore Rousseau, ce que c'est que bonheur ou malheur absolu. Tout est mêlé dans cette vie ; on n'y goûte

[1] *Lettres morales* (à Sophie), Lettre 2, *Corresp. génér.*, éd. Th. Dufour, t. III, p. 349-350. Cf. le passage correspondant de l'*Emile* (liv. V ; II, 414) : « Il faut être heureux, cher Emile ; c'est la fin de tout être sensible ; c'est le premier désir que nous imprima la nature et le seul qui ne nous quitte jamais. Mais où est le bonheur ? qui le sait ? Chacun le cherche, et nul ne le trouve. On use sa vie à le poursuivre, et l'on meurt sans l'avoir atteint. »

[2] *Emile*, liv. IV ; II, 191.

[3] *Ibid.*, liv. V ; II, 391.

[4] *Emile*, liv. II ; II, 134. A la fin du livre III (II, 180), on trouve une formule analogue, avec toujours la même réserve : « Sans troubler le repos de personne, il a vécu content, heureux et libre, *autant que la nature l'a permis.* »

aucun sentiment pur, on n'y reste pas deux moments dans le même état. Les affections de nos âmes, ainsi que les modifications de nos corps, sont dans un flux continuel. Le bien et le mal nous sont communs à tous, mais en différentes mesures. Le plus heureux est celui qui souffre le moins de peines ; le plus misérable est celui qui sent le moins de plaisirs. Toujours plus de souffrances que de jouissances : voilà la différence commune à tous. *La félicité de l'homme ici-bas n'est donc qu'un état négatif ;* on doit la mesurer par la moindre quantité des maux qu'il souffre. » [1]

Certains interprètes [2] se sont réclamés de ce texte de l'*Emile* pour affirmer que, selon Rousseau, il n'y avait pas en ce monde de véritable bonheur pour l'homme et qu'ici-bas notre bonheur se réduisait à un état négatif, l'absence de souffrance. Il faudrait donc attendre la vie future pour que se réalise l'espérance du bonheur et qu'ainsi se trouve satisfaite la tendance fondamentale de notre nature. Rien, à mon sens, ne justifie une telle interprétation que les textes démentent [3]. Certes, dans un autre passage de l'*Emile* [4], Rousseau écrit : « Le bonheur de l'homme naturel est aussi simple que sa vie ; il consiste à ne pas souffrir : la santé, la liberté, le nécessaire le constituent. » Mais Rousseau ajoute aussitôt : « Le bonheur de l'homme moral est autre chose ; mais ce n'est pas de celui-là qu'il est ici question. » Le bonheur qui consiste à ne pas souffrir n'est donc que le bonheur de l'homme naturel et l'homme naturel n'est ici que l'homme physique, celui dont Rousseau dira dans la *Lettre à M. de Beaumont* (III, 65) : « Borné au seul instinct physique, il est nul, il est bête. » L'homme véritable, celui dont les sentiments et les facultés intellectuelles se sont développés au cours des siècles, l'homme civilisé, l'homme moral n'est pas heureux de la même façon : son bonheur est autre chose. Il ne se ramène donc pas à un état purement négatif. Dans la *Nouvelle Héloïse* (IV, 371), nous trouvons la remarque suivante : « Comme le premier pas vers le bien est de ne point faire le mal, le premier pas vers le bonheur est de ne point souffrir. » Si l'absence de souffrance est le premier élément du bonheur, il est clair qu'elle n'en constitue pas le tout. D'autre part, il est bien évident que si le bonheur consiste à ne pas souffrir, il n'y a point de vrai

[1] *Emile*, liv. I ; II, 46-47.

[2] En particulier RICHARD FESTER, *Rousseau und die deutsche Geschichtsphilosophie*, Stuttgart, 1890, p. 9.

[3] Notons toutefois que Rousseau écrit dans la *Profession de foi du vicaire savoyard* (II, 265) : « J'aspire au moment où, délivré des entraves du corps, je serai moi sans contradiction, sans partage, et n'aurai besoin que de moi pour être heureux. » Mais notre auteur s'empresse d'ajouter : « En attendant je le suis *dès cette vie*, parce que j'en compte pour peu tous les maux, que je la regarde comme presque étrangère à mon être, et que tout le vrai bien que j'en peux retirer dépend de moi. »

[4] Liv. III ; II, 148.

bonheur pour l'homme dont la vie est faite en grande partie de peines et qui ne peut échapper à l'épreuve de la douleur. Or, Rousseau a cru à la possibilité d'atteindre *dès cette vie* le bonheur. C'est pourquoi je rejette l'interprétation de Fester et voudrais montrer qu'il y a chez Rousseau une conception positive du bonheur, qu'il ne s'agit pas seulement pour lui d'échapper à la souffrance, mais de jouir de la vie, d'en découvrir le sens et la saveur.

* * *

Si le bonheur ne consiste pas — ou pas uniquement — à ne point souffrir, en quoi consiste-t-il ?

Rousseau qui a senti l'importance de la question s'est efforcé de lui donner une réponse. On trouve dans le Livre II de l'*Emile*, à quelques pages de distance, successivement deux définitions du bonheur.

Tout d'abord, notre bonheur dépend de l'usage que nous faisons de notre liberté.

« Avant que les préjugés et les institutions humaines aient altéré nos penchants naturels, le bonheur des enfants ainsi que des hommes consiste dans l'usage de leur liberté ; mais cette liberté dans les premiers est bornée par leur faiblesse. Quiconque fait ce qu'il veut est heureux, s'il se suffit à lui-même ; c'est le cas de l'homme vivant dans l'état de nature. Quiconque fait ce qu'il veut n'est pas heureux, si ses besoins passent ses forces ; c'est le cas de l'enfant dans le même état. Les enfants ne jouissent même dans l'état de nature que d'une liberté imparfaite, semblable à celle dont jouissent les hommes dans l'état civil. Chacun de nous, ne pouvant plus se passer des autres, redevient à cet égard faible et misérable. Nous étions faits pour être hommes ; les lois et la société nous ont replongés dans l'enfance » (II, 52).

Cette première définition est complétée par une autre d'après laquelle le bonheur résulte de l'équilibre du pouvoir et du désir, des forces et des besoins, ou encore de la puissance et de la volonté.

« C'est, dit Rousseau, dans la disproportion de nos désirs et de nos facultés que consiste notre misère. Un être sensible dont les facultés égaleraient les désirs serait un être absolument heureux.

» En quoi donc consiste la sagesse humaine ou la route du vrai bonheur ? Ce n'est pas précisément à diminuer nos désirs ; car, s'ils étaient au-dessous de notre puissance, une partie de nos facultés resterait oisive, et nous ne jouirions pas de tout notre être : ce n'est pas non plus à étendre nos facultés ; car si nos désirs s'étendaient à la fois en plus grand rapport, nous n'en deviendrions que plus misérables : mais c'est à diminuer l'excès des désirs sur les facultés, et à

mettre en égalité parfaite la puissance et la volonté. C'est alors seulement que toutes les forces étant en action, l'âme cependant restera paisible, et que l'homme se trouvera bien ordonné.

» C'est ainsi que la nature, qui fait tout pour le mieux, l'a d'abord institué. Elle ne lui donne immédiatement que les désirs nécessaires à sa conservation, et les facultés suffisantes pour les satisfaire. Elle a mis toutes les autres comme en réserve au fond de son âme pour s'y développer au besoin. Ce n'est que dans cet état primitif que l'équilibre du pouvoir et du désir se rencontre, et que l'homme n'est pas malheureux » (II, 47).

Que conclure de ces textes ? Pour Rousseau, être heureux c'est être libre et être libre c'est se suffire à soi-même. Le bonheur consiste dans une sorte d'*autarkeia* qui rend l'homme indépendant, grâce à l'équilibre de ses forces et de ses besoins. Mais il est bien évident que l'homme ne saurait être absolument indépendant ni parfaitement heureux comme Dieu même. C'est pourquoi Rousseau distingue deux sortes de dépendances, celle des choses qui ne nuit ni à la liberté ni au bonheur, et celle des hommes qui engendre tous les vices [1]. On peut être heureux en se soumettant à la « dure loi de la nécessité », nul ne l'est s'il dépend de la volonté et de l'opinion d'autrui. Telle est la leçon morale que Rousseau tire du portrait qu'il a si souvent tracé de l'homme sauvage. Car, pour lui, deux êtres sont vraiment heureux, Dieu et l'homme vivant à l'état de nature. Mais la béatitude divine ne nous étant pas accessible, c'est vers l'homme sauvage que nous devons tourner nos regards pour apprendre ou réapprendre à être heureux.

* * *

Dans le *Discours sur l'inégalité,* Rousseau oppose le bonheur de l'homme naturel aux tourments de l'homme civil. « Je demande, dit-il, si jamais on a ouï dire qu'un sauvage en liberté ait seulement songé à se plaindre de la vie et à se donner la mort. Qu'on juge donc, avec moins d'orgueil, de quel côté est la véritable misère. Rien au contraire n'eût été si misérable que l'homme sauvage ébloui par des lumières, tourmenté par des passions, et raisonnant sur un état différent du sien » (I, 97).

Ce sont, d'après ce texte, les lumières et les passions qui constituent les principaux obstacles à notre bonheur. Les premières viennent du développement de nos facultés intellectuelles, l'imagination et la réflexion. On sait avec quelle vigueur Rousseau dénonce les méfaits de la réflexion. « J'ose presque assurer, dit-il dans le *Discours sur l'inégalité* (I, 87), que l'état de réflexion est un état contre nature,

[1] Cf. *Emile,* liv. II ; II, 52.

et que l'homme qui médite est un animal dépravé. » Dans la Préface du *Narcisse* (V, 107), Rousseau est aussi sévère et plus explicite. L'homme, dit-il, « est né pour agir et penser, et non pour réfléchir. La réflexion ne sert qu'à le rendre malheureux, sans le rendre meilleur ni plus sage : elle lui fait regretter les biens passés, et l'empêche de jouir du présent ; elle lui présente l'avenir heureux pour le séduire par l'imagination et le tourmenter par les désirs, et l'avenir malheureux, pour le lui faire sentir d'avance. » Au contraire, la « stupidité » de l'homme sauvage, la torpeur de ses facultés intellectuelles lui épargnent la crainte de la mort et l'appréhension de la douleur, mille fois plus pénible que la douleur elle-même. La mort dont il n'a aucune idée n'est pas pour lui un mal et c'est à peine s'il sent la douleur, puisqu'il est aussi incapable de l'imaginer que d'en garder le souvenir. Ce qui prouve que pour nous, hommes cultivés, la réflexion est une source de souffrances.

Les passions en sont une autre, puisqu'elles nous asservissent au joug de l'opinion, nous mettent sous la dépendance des autres hommes et nous privent ainsi de notre insouciance naturelle et de notre liberté morale. C'est ce que souligne Rousseau dans un parallèle célèbre. « Le sauvage, dit-il, vit en lui-même, l'homme sociable, toujours hors de lui, ne sait que vivre dans l'opinion des autres, et c'est pour ainsi dire de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence. » [1] Il en résulte — et c'est là un des plus beaux paradoxes du second *Discours* — que l'ataraxie même du sage stoïcien n'est rien à côté de la tranquillité d'âme dont jouit l'homme sauvage. Cette paix de l'âme, ce calme intérieur auquel nous aspirons toujours sans y parvenir, le sauvage l'obtient tout naturellement et sans effort grâce à une vie purement instinctive, *instinctive* parce que *solitaire*. L'état de nature, c'est l'isolement, la dispersion, la solitude. C'est l'époque — plus imaginaire que réelle — où les hommes, au lieu d'être réunis en troupes ou en tribus, vivent épars dans les forêts, sans liaison et sans communication entre eux. C'est cette dispersion qui les prive de lumières, les préserve des passions et permet à chacun d'eux de se suffire à lui-même. « Il est impossible, dit Rousseau, d'imaginer pourquoi, dans cet état primitif, un homme aurait plutôt besoin d'un autre homme, qu'un singe ou un loup de son semblable. » [2] « Il n'a pas tant besoin des soins de l'homme que des fruits de la terre. » [3]

Pour Rousseau — on ne saurait trop le répéter — les passions comme les lumières sont des produits de la vie sociale. Il faut la présence et le secours de nos semblables pour qu'avec l'aide du

[1] *Discours sur l'inégalité*, I, 126.
[2] *Discours sur l'inégalité*, I, 96.
[3] Fragment sur l'*Etat de guerre*, *The political writings of J. J. Rousseau*, ed. by C. E. Vaughan, t. I, p. 297.

langage notre raison se développe [1] et que, du même coup, nos passions deviennent actives. Avec la vie en société s'ajoutent à nos besoins naturels une multitude de passions factices [2]. C'est donc pour une grande part la société qui est responsable de notre misère. « Les hommes, lisons-nous dans l'*Emile* [3], ne sont point faits pour être entassés en fourmilières, mais épars sur la terre qu'ils doivent cultiver. Plus ils se rassemblent, plus ils se corrompent. Les infirmités du corps, ainsi que les vices de l'âme, sont l'infaillible effet de ce concours trop nombreux. L'homme est de tous les animaux celui qui peut le moins vivre en troupeaux. » Ainsi Rousseau n'innocente la nature que pour mieux condamner la société. « La nature, dit-il, a fait l'homme heureux et bon... la société le déprave et le rend misérable. » [4] La même pensée se retrouve — nous pourrions sur ce point multiplier les citations — dans le *Discours sur l'inégalité* : « La plupart de nos maux, dit Rousseau, sont notre propre ouvrage et nous les aurions presque tous évités en conservant la manière de vivre simple, uniforme et solitaire qui nous était prescrite par la nature » (I, 87).

* * *

Allons-nous toutefois conclure de ces textes qu'il faut rompre le lien social et abandonner la société où nous vivons ? Rousseau nous met en garde contre l'absurdité d'une telle conclusion. « Quoi donc ! faut-il détruire les sociétés... et retourner vivre dans les forêts avec les ours ? conséquence à la manière de mes adversaires, que j'aime, dit-il, autant prévenir que de leur laisser la honte de la tirer. » [5] Pour Rousseau, il n'est ni possible ni même souhaitable de revenir à

[1] Cf. le texte si significatif de la *Lettre à Monsieur de Beaumont* : « Vous supposez, dit Rousseau à l'archevêque de Paris, ainsi que ceux qui traitent de ces matières, que l'homme apporte avec lui sa raison toute formée et qu'il ne s'agit que de la mettre en œuvre. Or, cela n'est pas vrai ; car l'une des acquisitions de l'homme et même des plus lentes, est la raison... L'homme qui, privé du secours de ses semblables et sans cesse occupé de pourvoir à ses besoins, est réduit en toute chose à la seule marche de ses propres idées, fait un progrès bien lent de ce côté-là ; il vieillit et meurt avant d'être sorti de l'enfance de la raison » (III, 75).

[2] Quoiqu'il ne l'ait pas formulée systématiquement, il y a chez Rousseau toute une théorie de l'origine sociale des passions. Dans le *Discours sur l'inégalité* (I, 98), il reproche à Hobbes « d'avoir fait entrer mal à propos dans le soin de la conservation de l'homme sauvage le besoin de satisfaire *une multitude de passions qui sont l'ouvrage de la société* ». A la fin du même *Discours*, Rousseau écrit (I, 125) : « L'homme originel s'évanouissant par degrés, la société n'offre plus aux yeux du sage qu'un assemblage d'hommes artificiels et de passions factices, qui sont l'ouvrage de toutes ces nouvelles relations et n'ont aucun vrai fondement dans la nature. »

[3] Liv. I ; II, 27.

[4] *Rousseau juge de Jean-Jacques*, Troisième Dialogue, IX, 287.

[5] *Discours sur l'inégalité*, note i ; I, 138.

l'isolement de l'état de nature. Il faut renoncer à ce chimérique espoir, car « la nature humaine ne rétrograde pas et jamais on ne remonte vers les temps d'innocence et d'égalité quand une fois on s'en est éloigné ; c'est encore, ajoute notre auteur en parlant de lui-même, un des principes sur lesquels il a le plus insisté » [1].

L'équilibre de l'état de nature est un équilibre instable, et cela en raison même de la faculté distinctive de l'homme, la *perfectibilité* « qui le tire à force de temps de cette condition originaire dans laquelle il coulerait des jours tranquilles et innocents » [2]. Il ne serait pas avantageux non plus de quitter notre état actuel pour revenir à notre condition primitive. Car c'est au sein de la société seulement que peuvent se développer nos plus éminentes facultés, la conscience et la raison, facultés qui, chez le sauvage, restent « virtuelles » ou « en puissance », parce que dans l'état de nature elles sont superflues. Il n'y a que dans la société que notre nature d'homme puisse trouver son achèvement et sa perfection. C'est en ce sens que l'homme est, selon la formule de la *Profession de foi du vicaire savoyard,* « sociable par sa nature, ou du moins fait pour le devenir » (II, 261-262). Dans la solitude de l'état de nature, il ne peut mener qu'une existence diminuée, une vie purement instinctive ou animale. Il y a plus encore. L'indifférence du sauvage, son ataraxie due à la torpeur de ses facultés intellectuelles, n'est pas non plus le vrai bonheur. C'est tout au plus un bien-être physique, ce n'est pas un bonheur humain. C'est ce que constate Rousseau dans une page mélancolique et désabusée du premier *Contrat social* :

« Ainsi, dit-il, la douce voix de la nature n'est plus pour nous un guide infaillible, ni l'indépendance, que nous avons reçue d'elle, un état désirable ; la paix et l'innocence nous ont échappé pour jamais, avant que nous en eussions goûté les délices. Insensible aux stupides hommes des premiers temps, échappée aux hommes éclairés des temps postérieurs, *l'heureuse vie de l'âge d'or fut toujours un état étranger à la race humaine,* ou pour l'avoir méconnu quand elle en pouvait jouir, ou pour l'avoir perdu quand elle aurait pu le connaître.

» Il y a plus encore : cette parfaite indépendance et cette liberté sans règle, fût-elle même demeurée jointe à l'antique innocence, aurait eu toujours un vice essentiel et nuisible au progrès de nos plus excellentes facultés : savoir, le défaut de cette liaison des parties qui constitue le tout. La terre serait couverte d'hommes, entre lesquels il n'y aurait presque aucune communication ; nous nous toucherions par quelques points, sans être unis par aucun ; chacun resterait isolé parmi les autres, chacun ne songerait qu'à soi ; notre entendement ne

[1] *Rousseau juge de Jean-Jacques,* Troisième Dialogue, IX, 287.
[2] *Discours sur l'inégalité,* I, 90.

saurait se développer ; nous vivrions sans rien sentir, nous mourrions sans avoir vécu ; *tout notre bonheur consisterait à ne pas connaître notre misère* ; il n'y aurait ni bonté dans nos cœurs ni moralité dans nos actions, et nous n'aurions jamais goûté le plus délicieux sentiment de l'âme, qui est l'amour de la vertu. »[1]

A s'en tenir à ce texte, on pourrait en conclure qu'il n'y a pas, qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura jamais de vrai bonheur pour l'homme. Par une sorte d'antinomie ou de fatalité l'homme est incapable de jouir du bonheur au moment où il le possède et quand, par le progrès de ses facultés, il est devenu capable d'apprécier son bonheur, celui-ci lui échappe. Le sauvage est heureux sans doute, mais il n'en sait rien. Le civilisé est devenu capable de jouir du bonheur, mais il l'a définitivement perdu. On ne saurait être plus pessimiste.

* * *

Rien n'est plus dangereux, lorsqu'il s'agit de Rousseau, de pratiquer la méthode des pensées détachées. En détachant arbitrairement une pensée de l'ensemble de l'œuvre, on parvient sans peine à faire dire à l'auteur ce qu'on veut et, par conséquent, à lui attribuer les théories les plus diverses et les plus contradictoires. Pour Rousseau, chaque pensée est en réalité un moment d'une dialectique où tout se tient. Dans un passage curieux des *Dialogues* (IX, 285) il déclare que ses livres « ne sont pas, comme ceux d'aujourd'hui, des agrégations de pensées détachées, sur chacune desquelles l'esprit du lecteur puisse se reposer ». Et il ajoute[2] qu'au lieu de fastueuses déclamations on trouvait dans ses livres « des choses profondément pensées et formant un système lié qui pouvait n'être pas vrai, mais qui n'offrait rien de contradictoire ».

C'est à la lumière de cette remarque qu'il faut interpréter sa théorie du bonheur. Nous en sommes arrivés au point où Rousseau affirme qu'il n'y avait point de vrai bonheur pour l'homme sauvage et qu'il n'y en a pas non plus pour l'homme civilisé. Le premier, en effet, n'a pas conscience d'être heureux. Quant au second, tourmenté par les passions et corrompu par les vices, il ne saurait plus l'être : il est devenu misérable.

Y a-t-il un moyen de sortir de ce cercle ? Rousseau n'en a jamais douté et n'a écrit que pour le prouver. Seulement, sur ce point, sa pensée est difficile à saisir. Essayons de l'exposer.

Nos maux, nous l'avons vu, viennent de nos lumières et de nos passions : ils sont tous d'origine sociale. Or, Rousseau l'a dit cent

[1] *Manuscrit de Genève*, liv. I, chap. II, *Political writings of J. J. Rousseau*, ed. by C. E. Vaughan, t. I, p. 448-449.

[2] *Dialogues*, p. 283-284.

fois, il serait insensé de vouloir détruire les sociétés. Par conséquent, si la vie sociale et la vie naturelle s'excluaient irrémédiablement, il n'y aurait point pour nous de salut. Il nous faudrait garder nos misères et nos vices. Mais Rousseau a cru au contraire — et c'est là tout le sens de ses écrits — que la conciliation était possible. Il veut nous enseigner à vivre conformément à la nature dans le tourbillon social. L'éducation d'Emile tend à former l'homme de la nature, mais « il y a bien de la différence entre l'homme naturel vivant dans l'état de nature, et l'homme naturel vivant dans l'état de société. Emile n'est pas un sauvage à reléguer dans les déserts ; c'est un sauvage fait pour habiter les villes. » [1] Dans un autre texte [2], Rousseau précise sa pensée : « Voulant former l'homme de la nature, il ne s'agit pas pour cela, dit-il, d'en faire un sauvage et de le reléguer au fond des bois ; mais enfermé dans le tourbillon social, il suffit qu'il ne s'y laisse entraîner ni par les passions ni par les opinions des hommes ; qu'il voie par ses yeux, qu'il sente par son cœur : qu'aucune autre autorité ne le gouverne hors celle de sa propre raison... Le même homme qui doit rester stupide dans les forêts doit devenir raisonnable et sensé dans les villes. » [3] L'homme sociable trouve donc sa raison dans une force capable de le délivrer du joug de l'opinion et de l'empire des passions. Autrement dit, avec le mal, la société nous apporte aussi le remède : l'usage de la raison. Il ne s'agit pas, bien entendu, de la raison corrompue des philosophes, mais de la saine raison, ou, pour reprendre certaines formules cartésiennes que l'on retrouve sous la plume de Rousseau, d'une « raison bien conduite », du bon usage de notre raison. Nous touchons là à l'idée fondamentale de toute la doctrine de Rousseau. L'homme vivant dans l'état de société doit, par l'usage de sa raison, reconquérir les biens dont le sauvage jouissait par le seul instinct de la nature, c'est-à-dire la liberté et la paix, paix de l'âme et paix avec ses semblables. Il n'a, pour être libre et heureux, d'autre ressource que de « s'assujettir à la raison » [4]. Cela, Rousseau n'a cessé de l'affirmer. Il le dit dans le *Discours sur l'inégalité*. Il le dit encore dans le texte célèbre du *Contrat social* [5] où il déclare que le passage de l'état de nature à l'état civil produit dans l'homme un changement très remarquable et que ce changement consiste dans la substitution d'une vie rationnelle à une vie purement instinctive. Le malheur ou le drame, c'est que ce changement ne

[1] *Emile*, liv. III ; II, 177.

[2] *Ibid.*, liv. IV ; II, 226.

[3] Cf. le texte si significatif du second *Discours* (I, 97) : « Il (l'homme) avait dans le seul instinct tout ce qu'il lui fallait pour vivre dans l'état de nature ; il n'a dans une raison cultivée que ce qu'il lui faut pour vivre en société. »

[4] « Emile s'honore de se faire homme, et de s'assujettir au joug de la raison naissante » (*Emile*, liv. IV ; II, 288).

[5] Liv. I, chap. VIII.

s'effectue pas complètement. Dans l'état de société, l'instinct cesse d'être un guide sûr [1], et comme l'homme répugne à se soumettre à la raison, qu'il étouffe sa voix, dépourvu de guide assuré, il devient inévitablement la proie de ses passions et le jouet de l'opinion. C'est dans cet état transitoire qu'il devient misérable et méchant.

* * *

Si donc, nous autres, hommes sociables et policés, nous voulons être heureux, il nous faut consulter et suivre notre raison. Que nous conseillera-t-elle ? Elle nous conseille, comme l'ont dit les Stoïciens, de ne pas placer notre bonheur dans les choses qui ne dépendent pas de nous, de ne pas l'attendre des événements extérieurs ni de l'opinion de nos semblables, mais de le chercher au-dedans de nous. Rousseau a su retrouver ce qu'il y a de profondément vrai dans la sagesse stoïcienne et le formuler en maximes inoubliables.

« Sois homme, dit-il ; retire ton cœur dans les bornes de ta condition. Etudie et connais ces bornes ; quelque étroites qu'elles soient, on n'est pas malheureux tant qu'on s'y renferme ; on ne l'est que quand on veut les passer, on l'est quand, dans ses désirs insensés, on met au rang des possibles ce qui ne l'est pas ; on l'est quand on oublie son état d'homme pour s'en forger d'imaginaires, desquels on retombe toujours dans le sien. » [2]

Les pages stoïciennes de l'*Emile* ne se comptent pas : on en pourrait facilement tirer non pas un nouveau manuel d'Epictète, mais des pensées qui rappellent celles de Marc-Aurèle. Ce que Rousseau nous enseigne, c'est avant tout la résignation. « Ne regimbe point contre la dure loi de la nécessité » [3], tel est pour lui le premier précepte de la sagesse, le premier pas vers le bonheur. « Tu sais, dit-il encore, souffrir et mourir ; tu sais endurer la loi de la nécessité dans les maux physiques... Veux-tu donc vivre heureux et sage... : *étends la loi de la nécessité aux choses morales.* » [4] Cette maxime paraît au premier abord bien sibylline. On en trouve l'explication dans les *Rêveries d'un promeneur solitaire.*

Dans la huitième promenade, Rousseau fait le récit de sa guérison et nous montre comment le délire qui lui représentait les hommes conjurés contre lui a subitement fait place à la sérénité. « J'ai retrouvé,

[1] Cf. la formule de l'*Emile*, liv. IV : « Défiez-vous de l'instinct, sitôt que vous ne y vous bornez plus : il est bon tant qu'il agit seul ; il est suspect dès qu'il se mêle aux institutions des hommes : il ne faut pas le détruire, il faut le régler et cela peut être plus difficile que de l'anéantir » (II, 307).

[2] *Emile*, liv. V ; II, 417.

[3] *Emile*, liv. II ; II, 50.

[4] *Ibid.*, liv. V ; II, 415 et 418.

dit Rousseau, la paix de l'âme et presque la félicité » (IX, 387). A quoi est dû ce changement ? Seulement à ceci que Rousseau, incapable de découvrir les motifs de l'animosité de ses adversaires a fini par penser qu'ils agissaient sans intention malveillante comme des êtres mécaniques dépourvus de sentiment et de raison. Dès lors, il lui fallait accepter les maux dont ils étaient la cause comme des maux naturels, aussi inévitables que la maladie ou la mort. « Je compris, dit-il, que mes contemporains n'étaient, par rapport à moi, que des êtres mécaniques, qui n'agissaient que par impulsion, et dont je ne pouvais calculer l'action que par les lois du mouvement : quelque intention, quelque passion que j'eusse pu supposer dans leurs âmes, elles n'auraient jamais expliqué leur conduite à mon égard d'une façon que je pusse entendre. C'est ainsi que leurs dispositions intérieures cessèrent d'être quelque chose pour moi ; je ne vis plus en eux que des masses différemment mues, dépourvues à mon égard de toute moralité » (IX, 385). Telle est la méthode de Jean-Jacques pour se soustraire à la dépendance des hommes et se délivrer du joug de l'opinion. Tel est le vrai remède aux passions : au lieu de se tourmenter à deviner et à comprendre les intentions, les sentiments ou les motifs de la conduite des hommes à notre égard, il faut les considérer comme ces marionnettes dont parle Platon, comme des êtres mécaniques obéissant aux lois du mouvement. Thérapeutique singulièrement efficace, car les hommes nous font moins souffrir par le mal qu'ils nous font que par les intentions qu'on leur prête. Rousseau, d'ailleurs, le constate lui-même : « Les offenses, dit-il, les vengeances, les passe-droits, les outrages, les injustices, ne sont rien pour celui qui ne voit dans les maux qu'il endure que le mal même et non pas l'intention » (IX, 387).

Cette thérapeutique a toutefois sa contre-partie. Si les hommes ne sont plus à nos yeux que des marionnettes inconscientes ou des poupées mécaniques, la vie sociale n'existe plus pour nous et nous allons nous trouver au milieu d'eux aussi solitaire que le sauvage du second *Discours* au fond de ses bois. « Il n'y a plus, dit Rousseau, ni commerce, ni secours réciproque, ni correspondance entre eux et moi. Seul au milieu d'eux, je n'ai que moi seul pour ressource » (IX, 387). Singulière situation qui replonge l'homme dans l'isolement de l'état de nature. « Je commençai, dit Rousseau, à me voir seul sur la terre » (IX, 385). Cette constatation qui ferait le désespoir de tant d'autres ne l'effraie guère, car, s'il n'a désormais que lui seul pour ressource, il faut bien qu'il trouve « au-dedans de soi » ce qu'il a vainement attendu des autres.

* * *

« Un homme vraiment heureux... resserre, pour ainsi dire, le bonheur autour de son cœur. »[1] « O homme ! resserre ton existence au-dedans de toi, et tu ne seras plus misérable. »[2]

Le bonheur est à notre portée, à condition que nous sachions l'intérioriser[3]. Non pas expansion ou dispersion, mais orientation de l'âme vers le dedans, concentration de l'être sur lui-même, rassemblement et rétrécissement, tel est le secret du bonheur.

Il s'agit par là non seulement de se soustraire à *tout ce qui nous éloigne de nous*, donc à l'ascendant de l'opinion, mais aussi de savoir échapper à tout *ce qui nous éloigne du moment présent*, donc à l'action de facultés trompeuses comme l'imagination et la mémoire pour retrouver dans toute sa pureté primitive le sentiment de l'existence actuelle.

« Tout homme, dit Rousseau, qui ne voudrait que vivre, vivrait heureux ; par conséquent il vivrait bon ; car où serait pour lui l'avantage d'être méchant ? »[4] Cette formule un peu énigmatique s'éclaire par la psychologie de l'homme primitif : « *Son âme, que rien n'agite, se livre au seul sentiment de son existence actuelle,* sans aucune idée de l'avenir, quelque prochain qu'il puisse être ; et ses projets, bornés comme ses vues, s'étendent à peine jusqu'à la fin de la journée... il ne veut que vivre et rester oisif. »[5]

Ce sentiment de l'existence actuelle — le sentiment naturel par excellence — est la source du vrai bonheur. Mais il est étouffé en nous par le souci de l'opinion et la préoccupation de l'avenir.

Rousseau a trop souffert lui-même du dérèglement de son imagination pour ne pas nous mettre en garde contre les méfaits de cette faculté. « La prévoyance ! la prévoyance qui nous porte sans cesse au-delà de nous, et souvent nous place où nous n'arriverons point, voilà la véritable source de toutes nos misères. Quelle manie a un être aussi passager que l'homme de regarder toujours au loin dans un avenir qui vient si rarement, et de négliger le présent dont il est sûr ! »[6] Pour Rousseau, l'imagination ne peut que nous rendre malheureux. Elle ne nous présente l'avenir heureux que pour nous tourmenter par les désirs et l'avenir malheureux pour nous le faire sentir d'avance. C'est d'ailleurs cette seconde forme d'imagination qui

[1] *Emile,* liv. IV ; II, 199.
[2] *Ibid.,* liv. II ; II, 50.
[3] Cf. André Ravier, *L'éducation de l'homme nouveau,* Issoudun, 1941, t. II, p. 425 : « Il s'agit pour l'homme d'intérioriser son bonheur, de déplacer son désir de l'extérieur à l'intérieur, de passer de ce qui est hors de lui-même à ce qui est en lui-même. » Le P. Ravier a su montrer, dans un des meilleurs chapitres de son livre, que la pédagogie de Rousseau est « l'école du bonheur ».
[4] *Emile,* liv. II ; II, 48.
[5] *Discours sur l'inégalité,* I, 91 et 125.
[6] *Emile,* liv. II ; II, 49.

prédomine chez Rousseau : « Ma cruelle imagination, qui va toujours au-devant des malheurs... Mon imagination effarouchée qui ne me fait prévoir que de cruels avenirs... Ma cruelle imagination, qui se tourmente sans cesse à prévenir les maux qui ne sont point encore... J'épuise en quelque façon mon malheur d'avance. » [1] Ainsi, comme le souligne M. Georges Poulet [2], « l'élan vers l'avenir, la direction même du temps, direction normale de la vie chez les êtres jeunes, actifs ou passionnés devint chez Rousseau comme un *élan vers le malheur* ». Le remède, c'est donc, au lieu de s'abandonner à l'imagination, qui étend pour nous la mesure des possibles, entraîne l'âme au-delà du présent et l'agite par la perspective d'un avenir incertain, c'est de rétrécir le monde des possibles pour se concentrer sur son existence actuelle. « Le monde réel a ses bornes, le monde imaginaire est infini : ne pouvant élargir l'un, rétrécissons l'autre ; car c'est de leur seule différence que naissent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux. » [3] « Commençons par redevenir nous, par nous concentrer en nous, par circonscrire notre âme des mêmes bornes que la nature a données à notre être ; commençons en un mot par nous rassembler où nous sommes. » [4]

La sagesse de Rousseau se présente donc comme une *philosophie de l'instant*. « Le sage, nous dit-il, vit au jour la journée. » [5] « Celui qui sait varier ses situations et ses plaisirs efface aujourd'hui l'impression d'hier : il est comme nul dans l'esprit des hommes ; mais il jouit, car il est tout entier à chaque heure et à chaque chose. Ma seule forme constante serait celle-là ; dans chaque situation je ne m'occuperais d'aucune autre, et je prendrais chaque jour en lui-même, comme indépendant de la veille et du lendemain. » [6]

Mais, pour jouir ainsi de soi-même, il faut chasser l'obsession du passé aussi bien que l'image de l'avenir. Dans l'épisode des *Solitaires*, Emile, après avoir tout perdu, femme, fortune, réputation, retrouve goût à la vie en devenant « un homme nouveau ». « J'ai bu l'eau d'oubli : le passé s'efface de ma mémoire, et l'univers s'ouvre devant moi. » [7] « Délivré de l'inquiétude de l'espérance, et sûr de perdre ainsi peu à peu celle du désir, en voyant que le passé ne m'était plus rien, *je tâchais de me mettre tout à fait dans l'état d'un homme qui*

1 *Confessions*, VIII, 156 et 195, IX, 31.

2 Dans ses *Etudes sur le temps humain*, Paris, Plon, 1950, p. 167. Le chapitre consacré à Rousseau est remarquable. Nous l'avons utilisé pour rédiger les pages qui suivent et nous lui avons emprunté plusieurs citations.

3 *Emile*, liv. II ; II, 47.

4 *Lettres morales* (à Sophie), Lettre 6, *Corresp. génér.*, éd. Th. Dufour, t. III, p. 369.

5 *Emile et Sophie*, III, 22.

6 *Emile*, liv. IV ; II, 324.

7 *Emile et Sophie*, III, 22.

commence à vivre. Je me disais qu'en effet nous ne faisons jamais que commencer, et qu'il n'y a point d'autre liaison dans notre existence qu'une succession de moments présents, dont le premier est toujours celui qui est en acte. *Nous mourons et nous naissons chaque instant de notre vie,* et quel intérêt la mort peut-elle nous laisser ? S'il n'y a rien pour nous que ce qui sera, nous ne pouvons être heureux ou malheureux que par l'avenir ; et se tourmenter du passé c'est tirer du néant les sujets de notre misère. » [1]

Se mettre tout à fait dans l'état d'un homme qui commence à vivre ! Un tel état, Rousseau l'a éprouvé. Les lecteurs des *Rêveries* connaissent l'épisode de la chute de Ménilmontant. Par un effort singulier d'analyse, Rousseau relate quel fut son état d'âme au moment où il revint à la vie après un profond évanouissement :

« L'état auquel je me trouvai dans cet instant est trop singulier pour n'en pas faire ici la description.

» La nuit s'avançait. J'aperçus le ciel, quelques étoiles, et un peu de verdure. Cette première sensation fut un moment délicieux. Je ne me sentais encore que par là. Je naissais dans cet instant à la vie, et il me semblait que je remplissais de ma légère existence tous les objets que j'apercevais. *Tout entier au moment présent, je ne me souvenais de rien ;* je n'avais nulle notion distincte de mon individu, pas la moindre idée de ce qui venait de m'arriver ; je ne savais ni qui j'étais, ni où j'étais ; je ne sentais ni mal, ni crainte, ni inquiétude... Je sentais dans tout mon être un calme ravissant, auquel, chaque fois que je me le rappelle, je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des plaisirs connus » (IX, 333-334).

Ici, nous avons le sentiment de l'existence dans sa pureté primitive. Nous le retrouvons sous une autre forme dans la célèbre rêverie du lac de Bienne.

« S'il est un état où l'âme trouve une assiette assez solide pour s'y reposer tout entière, et rassembler là tout son être, sans avoir besoin de rappeler le passé, ni d'enjamber sur l'avenir, *où le temps ne soit rien pour elle,* où le présent dure toujours, sans néanmoins marquer sa durée et sans aucune trace de succession, sans aucun autre sentiment de privation ni de jouissance, de plaisir ni de peine, de désir ni de crainte, que celui seul de notre existence, et que ce sentiment seul puisse la remplir tout entière ; tant que cet état dure, celui qui s'y trouve peut s'appeler heureux, non d'un bonheur imparfait, pauvre et relatif, tel que celui qu'on trouve dans les plaisirs de la vie, mais d'un bonheur suffisant, parfait et plein, qui ne laisse dans l'âme aucun vide qu'elle sente le besoin de remplir. Tel est l'état où je me suis trouvé souvent à l'île Saint-Pierre... » [2]

[1] *Emile et Sophie,* III, 18.
[2] *Rêveries,* Cinquième Promenade, IX, 362-363.

Ici encore, c'est le sentiment de l'existence actuelle qui occupe l'âme de Rousseau au point d'en chasser tous les autres. Ce sentiment provoque en lui, comme en l'âme du sauvage « que rien n'agite », un calme intérieur, une paix si parfaite qu'elle constitue comme un état permanent de bonheur.

Ainsi, la philosophie du bonheur chez Rousseau ne se sépare pas de sa propre expérience du bonheur. Il est persuadé que l'homme peut trouver dans le sentiment de l'existence, à condition que ce sentiment soit assez fort pour remplir l'âme entière, un bonheur sans mélange. Le bonheur résulte d'une sorte d'anéantissement du temps, de concentration dans le moment présent, état qui rappelle singulièrement le sentiment de l'éternité, comme le remarque encore M. G. Poulet [1] en citant le texte suivant tiré de la *Nouvelle Héloïse* [2] :

« Jours de plaisir et de gloire, non, vous n'étiez pas d'un mortel ; vous étiez trop beaux pour devoir être périssables. Une douce extase absorbait toute votre durée, et la rassemblait en un point comme celle de l'éternité. Il n'y avait pour moi ni passé ni avenir, et je goûtais à la fois les délices de mille siècles. Hélas ! vous avez disparu comme un éclair. Cette éternité de bonheur ne fut qu'un instant de ma vie. Le temps a repris sa lenteur dans les moments de mon désespoir, et l'ennui mesure par longues années le reste infortuné de mes jours. »

* * *

Le vrai bonheur est donc, pour Rousseau, comme on l'a dit [3], le bonheur d'*exister*. Il est à la portée de ceux qui savent renoncer aux apparences louées par l'opinion, aux mensonges et aux passions factices nées de la vie en société pour trouver en eux l'être véritable. En ce sens, ce bonheur n'est pas essentiellement différent de celui de l'homme sauvage, avec cette réserve toutefois que le sauvage a à peine conscience d'être heureux tandis que la *félicité reconquise* du civilisé devient un sentiment véritable qui peut lui faire oublier toutes les épreuves et toutes les misères de la vie.

ROBERT DERATHÉ.

[1] « Pour la première fois, écrit M. G. Poulet (p. 174), apparaît dans la littérature un texte qui prétend retracer, non comme un développement didactique ou comme une vision mystique, mais comme une expérience personnellement vécue, le *totum simul* des alexandrins et des scolastiques. » Pour un commentaire détaillé des textes que nous venons de citer, nous ne saurions trop renvoyer le lecteur à l'excellent chapitre de M. Poulet.

[2] Partie III, Lettre VI ; IV, 219.

[3] PIERRE BURGELIN, *La philosophie de l'existence de J.-J. Rousseau*, Paris, P. U. F., 1952, p. 123. On trouvera dans un prochain numéro de la Revue un compte rendu détaillé de cet ouvrage. Nous ne l'avons lu qu'après avoir rédigé la présente étude. Nous n'en sommes que plus heureux de constater notre accord avec l'auteur sur l'essentiel.